

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 31

Artikel: Un veinard
Autor: A.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

assebin. L'arai bin voliu reveni vè lo père Benozi, mā l'avai pouâre d'etre mourgâ et on lo dâi vayâi bin pou soveint.

Lai avai oquie que l'avai tot parâi trovâ pè la vela, l'etâi onna boun'amie. Na pas onna galèza palsanna ào mor rodzo et âi djoûte quemet dâi pomme rambou, mā on bocon de serveinta, minâbilia, granta quemet on atta de ratâ, asse maigre qu'onna tchifra, asse pliata qu'on lan, min de veintro, min de cein que lè fenne betant dein lau corset, on vretâblio passi (échalas) vatu !

Onna dèmeindze, Liaudon et sa boun'amie l'étant venu trovâ lo père Benozi po la preseintâ. L'etâi lo premi iâdzo que sè vâyant et lo père l'a quasu etâi épouâirf de vère clia grant'etâilla et sè grand gredon. Tot cein que l'avai de biau l'etâi onna brotse que l'avai met dèso lo cou et que cotâve bin cinquanta ceintimo. L'etâi Liaudon que la lâi avai alsetâie de bounan. Quand sânt arrevâ, lo père Benozi l'a voliu allâ queri dâi breci que l'avant etâi fè avoué de la balla fara bllantse. Le revint ào pâilo avoué son pliati de breci. Justameint la gaupa l'avai la tita verâ on bocon et pliata quemet l'ira on sè démandâve de quin côté la tita voliâve reveni po sè remettre ein pliâce. Lo père Benozi tegnâi dan sè breci tot eimbétâ : lè faillâi-te passâ ice ào bin ice. Iô etâi-te lo dèvant et iô lo derriâr avoué cliau pliata on sâ jamé ! Lo valet, quand vâi son père dinse su lo balan lâi fâ :

— Père, lo dèvant lè dau côté de la brotse !
MARC à LOUIS.

On a du monde. — M. et Mme Y ont des amis à dîner. Toutes les places de la grande table sont occupées ; on est obligé de reléguer la fillette de la maison dans une chambre voisine. Elle se récrie :

— Oh ! non, maman, je ne veux pas être toute seule.

— Mais, ma chérie, on n'est jamais seul. Tu nais bien que le bon Dieu est toujours avec nous.

Non sans faire la moue, la fillette se résigne. Mais, au beau milieu du dîner, elle fait irruption dans la salle à manger :

— Maman, le bon Dieu et moi on s'ennuie.
P.

18 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

— Eh bien, adieu, monsieur d'Aiglemont, nous nous retrouverons au bois de Boulogne.

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine ; elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse. Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir.

En ce moment, Augustine, épant sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont les fugitives expressions sont connues de toutes les femmes. Elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile : cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir le cœur sans pitié.

— Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière ; mais le désespoir a sa folie, et doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas ! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le

sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous ; et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis triompher de vous-même. Oh, madame ! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale, qui la lui laissa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais la tendresse de Sommervieux. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah ! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de...

A ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots mal contenus, fut obligée de s'arrêter. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha son visage dans un mouchoir qu'elle inonda de larmes.

— Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle ! dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fut peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, emprisonnant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes, qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse : — Pour premier avis, je vous conseillerai de ne pas pleurer ainsi, les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins ; ils rendent malade, et l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plait, mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, nos tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient toujours gaies.

— Ah, madame ! il ne dépend pas de moi de ne pas sentir ! Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir terne, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie ? Ah ! je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, chère belle ; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discréption d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser ! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux ! jamais. Si donc ! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer ses brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas ? Eh bien ! il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah, madame ! avant d'entrer ici, en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices que je ne soupçonnais pas.

— Eh bien, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, d'ailleurs assez importantes. Les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie ; et pour cela, plus d'un homme de talent se trouve un sout malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Théodore.

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime !

— Pauvre innocent, je vous adorerais pour votre naïveté. Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tout ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame ! faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et pour toujours ? Oh ! comment peut-on vivre ainsi ? Est-ce que vous pouvez...

Elle hésita, la duchesse sourit.

— Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéulation, une affaire qui demande une at-

tention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. Ecoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. Ceux qui se sont mariés ont, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien ! ces femmes-là les gouvernaient, comme l'empereur nous gouverne, et étaient, sinon aimées, du moins respectées par eux. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange ! ces bonnes femmes avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris. Sans s'épouvanter comme vous de leurs supériorités, elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient. Soit qu'elles possédaient ces qualités, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. En prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel ! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie. C'est un combat...

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout factice. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme ; on ne se relève d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva, pour guider en souriant la jeune et innocente apprentie des ruses conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta, regarda Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce : — Tenez, le due de Cariglione m'adore ! eh bien, il n'ose pas entrer par cette porte sans ma permission. Et c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats. Il sait affronter les batteries, mais devant moi ! il a peur.

(A suivre.)

Un veinard. — Le syndic d'une commune voulait donner la chasse à des vagabonds.

— Faites une battue, dit-il au garde-champêtre et demandez leurs papiers à tous les étrangers que vous rencontrerez. S'il y en a, de ces papiers, qui vous paraissent suspects, arrêtez-les porteurs et amenez-les moi.

A l'orée d'un bois, le garde accoste un inconnu dont la mise n'indique pas précisément un millionnaire.

— Vos papiers ! fait le garde.

— Des papiers ?... Je n'en ai pas.

— C'est heureux pour vous ! Si vous en aviez eu et qu'ils n'aient pas été en règle, j'aurais été forcé de vous arrêter. — A. C.

Royal Biograph. — Cette semaine, le nouveau programme présente au public les trois premiers épisodes de l'« As de carreau », sensationnel drame d'aventures du Far-West, en 12 épisodes, qui seront tous présentés dans l'espace de cinq semaines. « L'As de carreau » est interprété par l'héroïque amazone américaine miss Marie Valcamp et le célèbre cow-boys Larry Peyton. Cette semaine, « La terreur silencieuse », les trois premiers épisodes de l'« As de carreau ». La partie comique bénéficie de l'interprétation par le roi des comiques, Charlie Chaplin, de « Charlot s'évade ! » un formidable et tout récent succès de fou rire. Actualités françaises et étrangères. Dimanche, matinée permanente dès 2 1/2 heures de l'après-midi. Rappelons encore que le Royal Biograph offre le maximum de confort et de sécurité.

Kefol
NEVRALGIE
MIGRAINE
BOÎTE F:180
100 GRS
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS